

Günter Brus
Vienne et moi

Traduit de l'allemand (Autriche) par

Jacques Lajarrige

Illustrations de l'auteur

*Ouvrage traduit avec le concours du
Centre National du Livre*

a!

Collection « K. 620 »
Éditions Absalon

© Jung und Jung Verlag – Salzburg, Wien, 2007

Titre original : *Das gute alte Wien*

© Éditions Absalon pour la traduction française, 2009

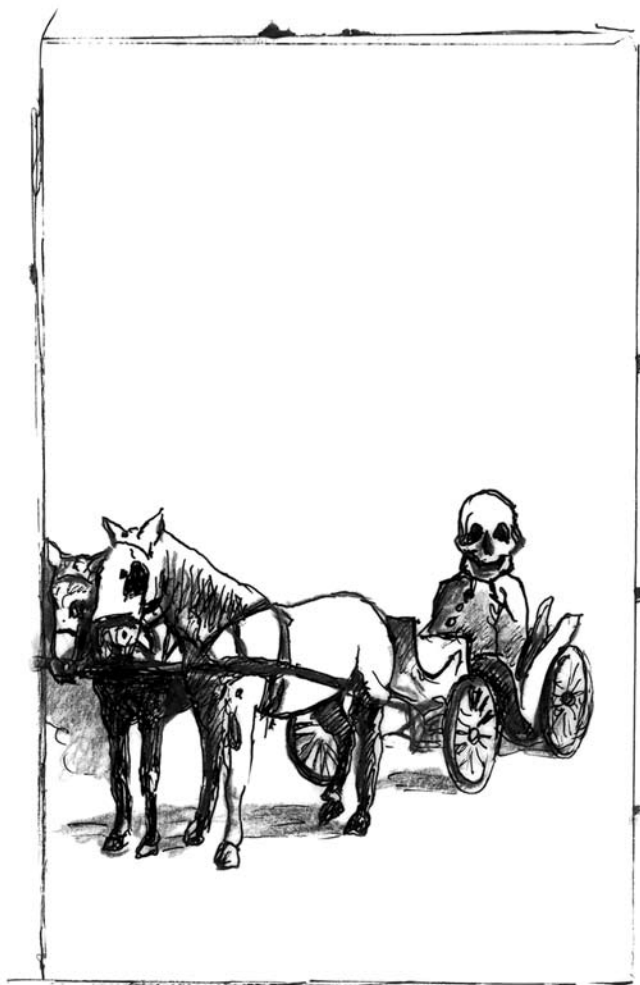
36, place des Vosges – 54000 Nancy

www.editionsabsalon.com

ISBN-13 : 978-2-916928-12-8

ISBN-10 : 2-916928-12-X

ISSN : 1960-3215



C'était l'époque où je traînais dans Vienne, dans cette ville étrange que personne ne quitte avant d'avoir été marqué par elle. *La Faim* de Knut Hansum dans ma poche de veste et une Austria 3 aux lèvres, j'étais comme abasourdi dans la torpeur du plein été.

Mon destin semblait vibrer à l'extrémité d'un nerf. D'humeur instable, c'est à peine si j'osais mettre un pied devant l'autre. Je n'avais ni l'argent nécessaire pour m'acheter un antidépresseur ni le courage d'entrer la nuit par effraction dans la pharmacie Saint-Léopold.

Ma ration de nicotine, je me la procurais dans les caniveaux ou aux terrasses des auberges dans lesquelles je ne tardai pas à être connu pour collecter les mégots. « Jeune homme, vous m'avez pourtant l'air costaud, allez donc travailler un peu », me dit l'un des bâtisseurs de la reconstruction.

De bon matin, je flânais au Naschmarkt sans m'autoriser à voler les pommes pourries qu'on y jetait aux ordures, car je me sentais constamment observé. De mon éducation dans les écoles catholiques, j'avais conservé une sorte de timidité qui était apparentée à la manie de la persécution chez Orwell. Je rôdais dans le Stadtpark, le Volksgarten, le Burggarten, les jardins de la Mairie et même dans le petit parc public situé derrière la Bourse. Je somnolais sur les bancs portant

l'inscription « Offert par la ville de Vienne ». J'étais sans pouvoir, sans voix, sans importance.

Un jour, entre le Kunsthistorisches Museum et le Naturhistorisches Museum, j'observai un pigeon lâcher sa fiente blanche sur le nez de l'impératrice Marie-Thérèse. Une autre fois, je me retrouvai allongé dans les zones inondables des rives du Danube sans savoir pourquoi. Peut-être y avais-je été emporté par le vent soufflant du Schneeberg dans les bosquets sauvages.

Je me trouvais dans un état d'amnésie créative, impuissant. Le dimanche, j'allais à la Cathédrale Saint-Étienne écouter un cureton déclarer du haut de sa chaire : « Si quelqu'un te vole quelque chose, jette-le lui à la figure. »

À la Sécession, la timidité qui me venait de mon éducation ne m'empêcha pas d'aborder une jeune fille vraiment belle. Elle avait des yeux de martin-pêcheur d'un bleu arctique où je pris un bain glacé dans lequel, rapidement échauffé, je fus en proie à des vapeurs érotiques. Elle était, disait-elle, une descendante des Romanov. Après les premières caresses plus intimes, j'osai à mon tour lui servir une plaisanterie : « Je suis moi aussi de noble extraction. Mon père était baron, un *Free Sir*¹, comme on dit en anglais. » Cela ne la fit pas rire du tout. Nous nous dirigeâmes vers le Augustinerkeller puis, tout au bonheur de notre amour, nous nous engouffrâmes dans la grotte, le terrier du lièvre de Dürer. Se joignit à nous un marchand d'art portant sur son visage qu'il était antiquaire. Comme il commençait à faire les yeux doux à ma Romanova, je

me mis à développer des fantasmes de jalousie. Mon cœur devint jaune, mon âme noire. Tout à coup, il dit de sa voix parfumée : « J'ai un Guardi dans ma galerie. »

« Pas possible », répondit ma Russe tardive, « je voudrais le voir. »

Je restai là seul, fidèle à Canaletto. Ils disparurent, puis revinrent. Elle et moi, nous allâmes ensuite chez elle. Je défailis comme homme du monde. Elle me jeta dehors en me traitant de « paysan ». Mon chez-moi était un appartement en sous-location. Lorsque j'ouvris la porte au petit matin, ma cheftaine de logeuse s'écria : « C'est à cette heure-là que vous rentrez ! Mon fils n'aurait jamais osé me faire ça ! » À quoi je lui rétorquai : « C'était l'inauguration de l'exposition *Art cinétique* à l'Institut pour aveugles. On m'y a convié et le vernissage s'est éternisé. »



Un mercredi du 20^e siècle, je suis allé voir une exposition à la place de la Brousse². On y montrait des œuvres abstraites et cubistes d'artistes non-figuratifs, je veux dire d'artistes qui n'étaient pas identifiables comme tels. Je vis ce spectral spectacle en compagnie d'un ami. Était-ce Alfons Schierling ? Non, c'était Alfons Schilling³.

Devant le plagiat raté d'un cubiste qui l'était par la grâce de Wotruba⁴, je tins un discours particulièrement concis : « Regarde un peu cette merde ! »

Un fonctionnaire d'un certain âge portant un chapeau sur la tête et une serviette à la main s'adressa à moi : « Qu'avez-vous contre ce tableau ? – Si c'était votre grand-père qui l'avait peint, ce serait un chef d'œuvre. – Le grand-père, c'est moi. Ce tableau est de moi. – Dans ce cas, il est urgent de vous arrêter de peindre. »

Manifestement, il était tellement fasciné par mes gesticulations énervées qu'il ne put s'empêcher de me dire la chose suivante : « Si vous êtes si formidable, puis-je vous rendre visite à votre atelier ? – Je ne suis pas de ces peintres qui ont un atelier, je vis dans la peinture. » Une turne au fond d'une arrière-cour, largement épargnée par la lumière du jour, avec waters et eau courante dans le couloir, un petit lavabo, un réchaud à deux feux, un bureau de 80 x 40 cm et un lit protégé de la poussière par du papier kraft me tenait lieu d'atelier. Et puis, que je ne l'oublie pas, un poêle en fonte, qu'en Autriche on appelle *Spuckerl*. Mon interlocuteur sortit de ses gonds. « Quand puis-je vous rendre visite, quand ? – Je ne suis pas prêt à recevoir les gâte-sauces de votre espèce. »

Je lui fis une proposition de rendez-vous pour un jeudi du 20^e siècle. On frappa à ma porte. Il entra, me fit un signe de tête étonné, n'arrivant pas à se décider entre le silence et la parole. Il finit par diriger ses yeux sur ma *palette* : au mur étaient suspendus des pinceaux emballés, une épée que Lulu m'avait rapportée de Beyrouth, et une cravache. « Et c'est avec ça que vous peignez ? – Oui, dis-je, non sans ajouter : rarement, mais néanmoins il m'arrive de me masturber sur un

tableau réussi. » Le peintre occasionnel dit : « Me permettez-vous d'emporter ce pinceau emballé en guise de souvenir ? »

Je ne dis pas non, quand il disparut avec son souvenir.

Mais bon, j'avoue qu'il y avait dans ce fonctionnaire un oncle à moitié génial.

Dès le lendemain, un vendredi du 20^e siècle, je me bougeai le cul et allai sonner à la porte du HLM d'Otto Spermüll⁵, peintre diplômé. L'aménagement de l'appartement était modeste – comme son occupant le fut toujours.

L'austrocubisme tardif avait subitement disparu dans un débarras. Remplacé par une grande peinture murale de 3 x 2,50 m, dans le style de ce que je faisais. Une nuit de veille avait sorti Otto Spermüll du marécage. Sa griffe ne me lâcha plus, mais je lui dois de nombreuses révélations.

Nous étions souvent attablés autour d'un mauvais tord-boyaux, gravissant la plus haute marche de l'échelle des supplices que nous dressions pour les papes et les hommes politiques.

Nous étions des libres penseurs, y compris Schilling. Lui et moi, nous avons devisé pendant des heures sur Dieu et le monde à Puerto de Andraitx, sur Van Gogh, Mondrian, Pollock et nos visions de l'art.

Terminé ! Fin ! Non ! Entracte !

Hermann Schlacht⁶ entra dans ma vie.

Affamé, je fis une halte dans l'appartement d'Otto Spermüll, avalai furibond une choucroute avant de quitter les lieux sans un mot et sans un

salut. Hermann Schlacht fut amèrement déçu, lui qui tenait tant, comme il me l'assura plus tard, à faire ma connaissance.

Toutefois, la première impression que je laissai derrière moi se transforma par la suite en amitié.

Mon souvenir s'appuie sur un événement qui se déroula dans la Brigittenau. En ruminants de la soif que nous étions, nous avons fait escale à la terrasse d'une brasserie où Hermann Schlacht me fit faire la connaissance de Rudolfo Montenegro⁷. Il portait un costume kaki dans lequel il avait l'air d'un graphiste de pub raté. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire, mais nous ne tardâmes pas à nous entendre. « Les gars », commenta Hermann Schlacht, « aujourd'hui, ça roule pour nous. »



Par défi envers mes parents et ma famille proche, j'étais parti à Vienne pour m'y installer, avec pour objectif de devenir un meilleur artiste que les collègues qui avaient pourri ma puberté. C'est avec une vénération intense pour Beethoven, Schubert, Grillparzer et Nestroy que j'abordai cette ville, marchant sur leurs traces comme si j'avais été eux.

C'est ainsi que je m'approche aujourd'hui encore de la demeure de Joseph Lanner dans la Josefstadt, devant laquelle je m'attarde un instant pour écouter l'écho de ses pas sur les pavés.

Je suis pris d'un frisson comme si c'était une part de moi-même⁸.



C'est dans la grande salle du Musikverein que j'entendis les fugues de Jean-Sébastien, orchestrées et dirigées par un Dimitropoulos enflé par le son des vents comme un saurien symphonique. Des années plus tard, Hermann Schlacht et moi constatâmes que nous avions assisté au même concert. Le hasard avait voulu que nous ne fassions pas connaissance. Non, ce n'est pas que le hasard en décida ainsi, mais que nous nous fondions dans la masse de laquelle nous devons nous extraire plus tard.

Nous voulions tous deux devenir coureurs cyclistes, comme le vainqueur du Tour d'Autriche, Menapace. Mais les chaînes de nos vélos rouillèrent prématurément et c'est dans le domaine de l'art que nous eûmes d'abord à subir nos défaites. D'ailleurs, les relations avec mes compagnons d'infortune s'accompagnaient d'une énergie fougueuse, d'une force à se laisser aspirer par le néant, par un futur sans horizon.



Non, ce n'est pas un vendredi du 20^e siècle que je fis la connaissance de Lulu. Elle était blonde et dépassait mon crâne d'une tête. C'est pourquoi je lui fus assujetti... un peu trop longtemps. Elle s'installa dans la turne qui me servait d'atelier, suspendit ses affaires dans mon armoire et logea ses dessous dans un tiroir. Je savourai son odeur pendant trois jours, après, l'arôme se dissipa.



J'osai me rendre à Wimpassing sans billet. Le contrôleur descendait à l'avant, je montais à l'arrière. Ce petit jeu de cache-cache était très excitant, pour ne pas dire criminel. Mais Wimpassing s'était insinué dans mon oreille comme une rengaine. Sans femme, j'espérais y faire la connaissance d'une fille du pays. J'y serais peut-être parvenu à Ternitz, mais à Wimpassing il n'y avait ni place principale ni petit café dans une rue adjacente. Il y avait une seule rue qui traversait une fabrique de pneus pour voitures. *Semperit ubique*⁹, si mon latin ne me joue pas des tours.

Ayant voyagé pour rien, je décidai de faire le retour en stop. Je me postai le long de la grande rue passante, la bien nommée *rue Principale*, le pouce pointé en direction de l'est. Le propriétaire d'une NSU, qui avait une bonne situation, s'arrêta. Il fit pour moi un écart sur la droite, mit son pneu à plat, lui infligeant pour ainsi dire de façon raplapla une crevaison.

En un rien de temps, une horde d'habitants de Wimpassing se rassembla autour de notre NSU, tous équipés de pneus Semperit. Le premier venu fit aussitôt l'affaire et nous poursuivîmes promptement notre route. Au loin, les raisins de Gumpoldskirchen brillèrent comme des étoiles vertes et la montagne viennoise nous saluait avec son château d'eau.

À Inzersdorf, deux bouteilles de vin de Gumpoldskirchen se joignirent à nous, ce qui eut pour conséquence que nous faillîmes écraser une toquée postée au carrefour. Mon conducteur fit une embardée pour l'éviter et vint heurter un bâtiment communal, érigé par la ville de Vienne en 1932. Il saignait du nez, c'est tout. Quant à moi, je pris aussitôt la poudre d'escampette.

Délit de fuite du passager.

Quiconque a déjà traversé la Triester Straße sans se faire écraser ne peut être Viennois, ou alors il repose entre quatre planches de bois.

Je voulus gagner le centre-ville en stop. Des centaines de voitures passèrent sans s'arrêter, à l'exception d'une toutefois. Le conducteur ouvrit sa vitre et m'invectiva : « Sale garnement, espèce de triple andouille ! », referma la vitre, puis s'éloigna à toute allure.

Dans cette ville, j'avais souvent remarqué que le moindre petit écart par rapport aux mœurs bien établies devenait une affaire criminelle.

Une fois, la nuit, à deux heures et demie du matin, j'avais traversé un carrefour au feu rouge, à une heure où tout Vienne était plongé dans un sommeil profond. Au Hoher Markt, j'avais posé par terre une bouteille de

bière et exécuté assez bruyamment une sorte de danse de sioux autour de ce totem. Un policier me courut après en brandissant sa matraque de caoutchouc et en essayant de me cogner dessus. Je ne fus pas le plus faible au cours de ce duel et ce fut une belle bagarre sur la place. Anton, Bertha et César¹⁰ rappliquèrent toutes sirènes hurlantes et je fus entendu au commissariat. L'audience au tribunal eut lieu un 24 décembre.

Le paragraphe 81 était de triste renommée.

Le juge dit : « Vous avez infligé une égratignure à l'extrémité du majeur droit d'un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions. » Le verdict fut : « Parce que c'est le soir de Noël, deux mois de liberté conditionnelle. »

La naissance du Christ m'a donc été d'un secours inconditionnel.



Je marchais sans but, perdu dans mes pensées qui se formulaient de la sorte :

L'art, c'est de l'endurance. La vie d'une abeille ouvrière, c'est pas du gâteau de cire. Les trouvailles me poussèrent à sortir mon bloc-notes et à m'asseoir sur les marches de la Strudlhofstiege. Je notai ainsi plusieurs phrases :

Tous les Viennois sont des membres de la Philharmonie au chômage. Seuls quelques-uns comptent les cordes à leur arc.

Notes du traducteur

- 1 Jeu de mots sur l'allemand *Friseur*, signifiant coiffeur.
- 2 En réalité la Place de la Bourse, Börseplatz.
- 3 Alfons Schilling, né le 20 mai 1934 à Bâle, l'un des premiers représentants de l'*action painting* et de l'actionnisme viennois, il a développé à cette époque la technique du *spin art* où la toile elle-même est en mouvement sur un support rotatif. *Schierling* désigne en allemand la ciguë.
- 4 Fritz Wotruba (1907 – 1975), sculpteur autrichien dont l'œuvre, devenue de plus en plus abstraite au fil du temps, repose sur deux éléments de base : la figure humaine et le cube.
- 5 Jeu de mots sur le nom d'Otto Muehl (1925), l'un des co-fondateurs de l'actionnisme viennois. *Sperrmüll* désigne des objets encombrants destinés au rebus.
- 6 Jeu de mots sur le nom de Hermann Nitsch (1938), actionniste viennois. *Schlacht* a ici le sens d'abattage d'animaux de boucheries, allusion aux actions souvent sanguinolentes menées par Nitsch avec des carcasses d'animaux dépecés.
- 7 Jeu de mots sur le nom de Rudolf Schwarzkogler (1940-1969), photographe, actionniste viennois, qui signifie précisément « mont noir ».
- 8 Allusion au titre des mémoires de Carl Zuckmayer, *Als wär's ein Stück von mir*.
- 9 « Toujours en mouvement ». C'est ce que signifie le nom latin de la marque autrichienne de pneus, installée à Wimpassing depuis 1850, où fut construite la première usine de pneumatiques d'Europe.